

La « consonance dans l'échange » : l'amitié en terrain ethnographique

Karine St-Denis, Ph. D.

Université du Québec en Outaouais, Québec, Canada

Résumé

Le terrain ethnographique engage le chercheur dans une relation particulière sur une longue durée. Cette relation est une condition *sine qua non* du travail de terrain. À ses débuts, l'anthropologie demeure timide sur la nature de cette relation qui unit chercheur et terrain. Mais, à travers l'histoire disciplinaire de l'anthropologie, tout autant que celle des sociologues de l'École de Chicago, cette relation a graduellement pu être affirmée sous une tout autre perspective : celle de l'interaction, voire de l'amitié sincère et durable. Nous examinerons ici la transformation de l'affirmation disciplinaire de cette relation unique au terrain ethnographique ainsi que les questions épistémologiques et orientations méthodologiques qu'elle engendre. Pour ce faire, nous suivrons le parcours de nos travaux auprès des intervenants d'urgence : policiers et pompiers et retracerons les principales étapes de transformation de notre pratique de la méthode ethnographique.

Mots clés

ANTHROPOLOGIE, TERRAIN, AMITIÉ, POMPIERS, PARAMÉDICS, QUÉBEC

Introduction

Le terrain ethnographique engage le chercheur dans une relation interpersonnelle à long terme. Initialement posée comme une relation objective et nécessaire entre le chercheur et ses informateurs, cette relation est une condition *sine qua non* du travail de terrain. L'imaginaire anthropologique espère que le chercheur de terrain saura « se placer lui-même en bonnes conditions de travail, c'est-à-dire, surtout vivre loin d'autres Blancs, au beau milieu des indigènes » (Malinowski, 1922/2001, p. 62). À ses débuts, l'anthropologie demeure timide sur la nature de cette relation qui unit chercheur et informateurs. Peu en est dit dans les écrits et rares sont les auteurs fondateurs qui s'aventurent dans ces zones subjectives et ce, d'autant plus dans une période de développement disciplinaire où l'anthropologie doit, pour être reconnue, emprunter le positivisme des sciences établies.

À travers l'histoire disciplinaire de l'anthropologie, tout autant que des travaux de nos confrères sociologues de l'École de Chicago, cette relation entre chercheurs et

RECHERCHES QUALITATIVES – Hors-série « Les Actes » – numéro 29 – pp. 46-60.

L'INFORMATEUR CLÉ EN RECHERCHE QUALITATIVE : ENJEUX ÉTHIQUES, ENJEUX MÉTHODOLOGIQUES ET HISTOIRE D'UNE PRATIQUE

ISBN 978-2-925374-28-2- <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/revue/>

© 2024 Association pour la recherche qualitative

informateurs a graduellement pu être affirmée comme une interaction, puis comme une amitié. Nous aborderons ici la transformation de l'affirmation disciplinaire de cette relation unique au terrain ethnographique et les orientations épistémologiques qu'elle engendre ainsi que leurs impacts sur nos propres pratiques ethnographiques.

Ce parcours à la fois de la discipline anthropologique et de notre parcours personnel de recherche mérite quelques précisions initiales. Premièrement, à titre d'étudiante en anthropologie, nous avons découvert une science, sa visée descriptive et sa méthode : l'ethnographie. Sans expérience et, par conséquent, plus mécaniquement que par un réel engagement, nous avons réalisé notre premier terrain de niveau maîtrise en répondant aux attentes de scientificité de la discipline. Notre premier terrain fut réalisé auprès de policiers québécois. Comme le veut sa perception initiatique (Caratini, 2004), notre premier terrain fut une période riche en expériences d'apprentissages et en transformations. Au nombre de ces transformations, une prise de conscience de la lenteur ethnographique; un constat qui détonne avec l'observation participante des interventions d'urgences policières. Il m'est rapidement apparu qu'y être n'est pas suffisant pour y comprendre. La répétition des observations, les notes répétitives au journal de terrain, la confiance graduellement bâtie, soit ce que nous qualifions de lenteur, a été ressentie, parfois même imposée. Mais, surtout, nous y avons appris que pratiquer cette lenteur est la voie de réussite des terrains ethnographiques (St-Denis, 2017).

Nos études doctorales, aussi réalisées en contexte policier, sont le lieu de nos premières réflexions épistémologiques sur nos préférences méthodologiques et sur les savoirs que nous créons. Les fondements de la scientificité de l'anthropologie étaient d'autant plus à réfléchir puisque notre recherche doctorale sur la prise de décision d'urgence a été réalisée hors discipline, soit dans un département de philosophie. Le dialogue interdisciplinaire nous a appris la philosophie herméneutique (Gadamer, 1953/2001) et les critiques de la dualité entre expliquer et comprendre (Otto Appel, 2000). Nous avons aussi beaucoup appris de la pensée aristotélicienne sur l'amitié et sur l'engagement envers ceux que nous considérons comme nos concitoyens, comme nos pairs, comme nos amis.

Aujourd'hui, plus de 20 ans après nos premiers terrains, nous présentons, ouvertement et humblement, notre parcours et nos réflexions qui ont, à travers nos terrains, transformé notre compréhension de la méthode ethnographique tout autant que nos engagements envers nos participants de recherche, participants dont certains sont devenus des amis. Nous espérons que cette présentation permettra une meilleure compréhension du développement et de la pertinence actuelle de la méthode ethnographique, et ce, tout particulièrement pour les jeunes chercheurs qui préparent l'initiation à leurs premiers terrains.

La tradition ethnographique

La méthode ethnographique provient des travaux des premiers anthropologues britanniques Malinowski (1922/2001) et Evans-Pritchard (1951) et des premiers travaux américains tels que ceux de Boas (1896/2017). Nous ne retracerons pas ici l'historique de la discipline, ni même ses fondements inductifs déjà décrits ailleurs (St-Denis, 2018, St-Denis et al., 2015). Nous nous limiterons à rappeler deux de ses caractéristiques fondamentales : sa visée descriptive et sa lenteur méthodologique. Ce rappel des écrits des fondateurs nous permettra aussi de relire leurs premières réflexions sur la subjectivité du chercheur.

La visée descriptive

La visée descriptive de la méthode ethnographique est posée dès l'introduction de l'ouvrage de Malinowski devenu un incontournable disciplinaire : *Les argonautes du Pacifique Occidental* (1922/2001). On peut y lire un passage consacré : « chaque phénomène doit être étudié à la lumière du plus grand nombre possible de ses manifestations concrètes et en procédant à l'examen complet d'exemples détaillés » (Malinowski, 1922/2001, p. 73).

Cette approche inductive n'est pas nouvelle en anthropologie. Nous la retrouvons déjà chez l'anthropologue Boas pour qui « faire entrer de force les phénomènes dans un carcan théorique est l'inverse du procédé inductif grâce auquel on peut connaître les relations réelles entre des phénomènes concrets » (1896/2017, p. 545). L'accumulation inductive du plus grand nombre possible d'observations est donc posée comme incontournable pour explorer de nouvelles cultures, pour les décrire, pour en faire sens. Comme l'affirmera Malinowski dans un extrait moins connu de la même introduction, c'est ainsi que « l'ethnographie a introduit des règles et de l'ordre dans ce qui semblait chaotique et dépourvu de sens » (1922/2001, p. 66).

Mais comment mener à bien cette description? Quoi et comment décrire? Ici, nos professeurs nous ont initiée à un outil : le *Manuel d'ethnographie* de Mauss (1967) qui est une retranscription des instructions d'ethnographie descriptive offertes par Mauss de 1926 à 1939. Certes les éditions nouvelles sont munies d'un avertissement sur le contexte colonial et positiviste de ces instructions. Certes, nous pouvons – voire devons – critiquer ce contexte et ses abus. Mais, que pouvons-nous conserver de la méthode descriptive de Mauss?

Personnellement, nous avons toujours Mauss à nos côtés lors de nos premières rédactions de notes d'observations. Ce guide nous a initiée à la description des détails qui attirent parfois moins notre attention, mais qui peuvent se révéler fort significatifs. Par exemple, les règles de table chez les policiers, qui semblent, à première vue, peu pertinentes pour étudier la prévention de la criminalité, nous ont pourtant révélées beaucoup sur l'organisation du travail, sur les grades et fonctions de tout un chacun, sur l'humour policier, sur les silences sociaux en matière de stress et de santé mentale, etc.

C'est en observant, comme le demande Mauss (1967), le positionnement des convives autour de la table (et l'absence habituelle des officiers), les tours de paroles et les sujets traités (ou non) lors des repas, les mets servis (et souvent partagés entre policiers), les postures et mouvements des corps (incluant les pièces d'uniforme et les équipements retirés lors des repas), etc., que nous avons pu rapidement saisir l'organisation du travail et les pratiques d'usage.

Plus récemment, nous avons de nouveau suivi le *Manuel d'ethnographie* pour entamer nos premières descriptions ethnographiques chez les pompiers. Ce manuel compte une section sur le feu, de l'emplacement des foyers, en passant par les usages du feu, jusqu'au travail de forge. Étrangement, rien sur l'extinction du feu ni sur le combat incendie. Rien sur ce qui aurait pu guider nos premières observations. Au contraire, Mauss nous offrait que cette phrase introductive : « le feu est un instrument considérable de protection » (Mauss, 1967, p. 59). En quoi le feu peut-il protéger les pompiers? Mauss avait, ici, de nouveau, réussi à capter notre curiosité et il nous a fallu trouver une réponse. Chez les pompiers, les phénomènes thermiques s'étudient. Les feux et les mouvements de fumées sont reproduits en environnements sécuritaires lors des formations. Que ce soit par la reproduction de *backdraft* (explosion de fumées) dans des conteneurs ou via l'allumage de reproductions à petite échelle de bâtiments – reproduction que les pompiers nomment *dollhouse* (maison de poupée) – les pompiers observent le feu, en apprennent les mouvements et couleurs des fumées, et les signes avant-coureurs des phénomènes thermiques (Brisebois & Fournelle, 2016; International Fire Service Training Association [IFSTA] 2018); phénomènes thermiques qui peuvent à la fois guider leurs interventions et mettre leur sécurité et leur vie en danger. Guidée par Mauss, nous nous sommes retrouvée à décrire les couleurs des fumées dans nos notes de terrain et à regarder les concours amicaux de maisons de poupées entre casernes, concours retranscrits sur les réseaux sociaux.

L'anthropologue, dans ses moments d'attente, relira, plusieurs fois, ces notes d'observation. Sans surprise, la description initiale d'une série de vidéos de compétitions de maisons de poupées minutieusement décrites dans notre journal de terrain se retrouve, aujourd'hui, quasi illisible due à des questions gribouillées dans les marges et dans le texte : « Pourquoi des instructeurs et des pompiers s'agenouillent-ils (humilité, respect) devant des maisons de poupées? Pourquoi des maisons de poupées dans un milieu à grande majorité masculine¹? » etc. Et en haut de page, la phrase de Mauss, parce qu'il a peut-être visé juste : « le feu est un instrument considérable de protection » (Mauss, 1967, p. 59). Il semble vrai qu'il faut apprendre, apprécier, comprendre ce feu avant de le combattre. Et à chaque relecture, se regard vers Mauss parce qu'il faudrait bien, un de ces jours, réécrire la section sur le feu du *Manuel d'ethnographie* en listant, cette fois, tout ce qui s'apprend, se fait, se vit, se montre et se raconte – ou non – lors de l'extinction des feux.

Voilà où mène Mauss. À une ouverture du regard, à une curiosité intellectuelle envers ce qui peut faire sens, et ce, des règles de table des policiers aux compétitions de maisons de poupées des pompiers, aux rapports hiérarchiques et aux rapports de genres et même aux mythes de héros combattant le crime et les flammes. C'est pourquoi les descriptions qui peuvent sembler anodines, répétitives, gagnent pourtant à être réalisées rigoureusement et à être relues périodiquement. Ces descriptions construisent les savoirs ethnographiques. Mais surtout, ces descriptions questionnent l'anthropologue : elles le guident dans tout ce qui lui reste à observer et à comprendre.

La lenteur ethnographique

Ces descriptions demandent du temps. Et ce, d'autant plus que partager une description commune nécessite certes de maîtriser la langue, mais surtout d'avoir accès aux discours, soit d'avoir acquis la confiance qui octroie le privilège de l'écoute. Tout ne se dit pas et les silences sociaux sont tout autant porteurs de sens (Dragojlovic & Samuels, 2021). L'anthropologie est une science lente. Seul le temps permet d'entendre et de comprendre les paroles tout autant que les silences. Les fondateurs de la méthode ethnographique le savaient et leurs écrits en témoignent. Voici, en ce sens, le conseil d'Evans-Pritchard :

C'est presque impossible pour la personne qui sait ce qu'elle cherche et qui sait comment le chercher de se méprendre sur les faits si elle passe deux ans au milieu d'un petit groupe culturellement homogène en ne faisant rien d'autre que d'étudier leur manière de vivre (1951, p. 83).

C'est donc bien à des fondateurs tels que Evans-Pritchard qu'on doit les attentes minimales de durée des terrains qu'on retrouve dans plusieurs programmes universitaires en anthropologie. Cette durée s'ancre dans une tradition méthodologique de la lenteur, de la durée.

Cette lenteur distingue la méthode ethnographique de techniques de collecte de données telles que l'observation participante et l'entrevue. La méthode ethnographique n'est pas réductible à des techniques de collecte de données dites qualitatives; et les dénombrements et statistiques peuvent y être tout aussi pertinents. Ce qui distingue la méthode ethnographique est sa durée qui à elle seule peut créer un accès qui ne se réduit pas aux premiers encliquetages (Olivier de Sardan, 2008). Certes, certains silences sociaux seront maintenus; tout ne se montre pas à l'étranger qu'est l'anthropologue. Les participants de recherche, comme tous individus et tous groupes, savent assurer la protection de leur image de soi (St-Denis 2013, St-Denis & Richard 2021). Mais la durée, la lenteur, permettra une observation mutuelle et, graduellement, une confiance réciproque. En d'autres termes, l'anthropologue doit « s'armer de patience, et encore attendre. Non pas qu'il se passe quelque chose, mais que le rapport se modifie » (Caratini, 2004, p. 83).

Et c'est bien dans cette interaction des subjectivités que se produit le terrain. Il faut donc plus à l'anthropologue que ces savoirs disciplinaires, il lui faut investir sa subjectivité. C'est bien ce que pose également Evans-Pritchard :

Le terrain anthropologique requière, en plus du savoir théorique et l'entraînement technique, un certain type de caractère et de tempérament. Des hommes ne peuvent tolérer l'isolation, spécialement dans des conditions inconfortables et non saines. D'autres ne peuvent pas faire le transfert requis entre l'intellectuel et l'émotionnel »² [traduction libre] (1951, pp. 81-82).

Mais comment dire cette spécificité de caractère, cette subjectivité du chercheur? Est-elle qu'utilitaire et limitée au cadre de la recherche scientifique? Est-elle subjective et alors distincte des visées positivistes, scientifiques, de l'anthropologie naissante? Comment combiner subjectivité et scientificité? Et doit-on nécessairement opposer « l'intellectuel et l'émotionnel »?

Les premières réflexions sur la subjectivité du chercheur

Les fondateurs de l'anthropologie ont dit peu de cette subjectivité du chercheur. Que pouvaient-ils en dire, voire en vivre, alors que leur science, pour répondre aux attentes positivistes de leur époque, se devait d'être objective, neutre, exempte de toute préférence personnelle? Pouvait-ils même espérer établir une interaction égalitaire dans le contexte colonial qui était le leur? La surinterprétation des textes fondateurs serait ici facile et très hasardeuse. Évitions les pièges de la surinterprétation par obsession de cohérence (Olivier de Sardan, 2008) et relisons textuellement les dires d'Evans-Pritchard.

Puisqu'en anthropologie, la recherche dépend en grande partie de la personne qui la conduit – comme nous l'admettrons tous à mon avis –, on peut se demander si les mêmes résultats auraient été obtenus par une autre personne qui aurait réalisé la recherche. C'est une question très difficile. Ma réponse personnelle serait – et je pense que les évidences que nous avons sur ce sujet indiquent que c'est une bonne réponse – que le compte rendu des faits serait très semblable, mais qu'il y aurait, en effet, quelques différences individuelles sur le plan des perceptions³ [traduction libre] (1951, p. 83).

Que devrions-nous saisir de cet extrait? Premièrement, la personnalité, la subjectivité, du chercheur influence sa recherche et chacune de ses étapes de réalisation : « la recherche dépend en grande partie de la personne qui la conduit » (Evans-Pritchard, 1951, p. 83). Mais, sans surprise ici de la part d'un chercheur positiviste, la validité des connaissances scientifiques sera assurée par la méthode et par la répétitivité des résultats. En d'autres termes, en contexte similaire et avec la même méthode : « le compte rendu des faits serait très semblable » (Evans-Pritchard, 1951, p. 83). Les fondateurs de

l'anthropologie ne pouvaient en dire davantage et leur en faire dire davantage serait de les mécomprendre.

La subjectivité du chercheur

Il faudra attendre un retour à l'herméneutique et le développement des sciences compréhensives – dont l'anthropologie interprétative de Geertz (1996, 2002) et l'interactionnisme symbolique de l'École de Chicago (Becker, 1963/1985; Foote Whyte, 1943/2002; Goffman, 1974) – pour apprendre à dire cette subjectivité. Sur le plan personnel, et comme rapidement annoncé en introduction, cette période correspond à la réalisation de notre thèse doctorale dans un département de philosophie. Certes nous avons lu Geertz et certains ouvrages de l'École de Chicago pendant nos études en anthropologie. Mais, en côtoyant les philosophes herméneutes (Dilthey 1900/1995; Gadamer, 1953/2001; Grondin 1993) et les débats entre l'explication et la compréhension (Otto Appel, 2000) indissociables de l'histoire des sciences sociales, nous avons mieux apprécié les ouvrages de l'École de Chicago et les critiques de Geertz et saisis tout autrement leurs apports pour la transformation de la pratique ethnographique.

Ces ouvrages et critiques posent les relations entre chercheurs et participants comme étant des interactions, des compréhensions partagées, culturellement situées. Certes la méthode ethnographique et ses outils de collectes de données – entrevues, observations, recensements, schémas, cartographies, photographies, etc. – permettent une rigueur soit une collecte de données exhaustive, et ce, jusqu'à une cohérence interne des analyses descriptives. Mais ces approches interactionnistes et compréhensives révèlent que nos savoirs sont situés, ils ne sont pas des vérités comme le présumaient les fondateurs de la discipline, mais bien des descriptions plausibles, cohérentes. En d'autres termes, nos savoirs relèvent de la plausibilité, non de la certitude. Il y a là un déplacement épistémologique majeur qui permet de repenser la politique du terrain, nos critères de scientificité et l'écriture ethnographique (Becker, 2017; Geertz, 1996; Olivier de Sardan, 2008).

La reconnaissance que nos savoirs sont situés et relèvent de la plausibilité transforment également notre relation au terrain. Contrairement aux écrits fondateurs, il est devenu répréhensible d'affirmer que le chercheur peut demeurer neutre et impassible devant les vécus de ses participants de recherche, de ses objets de savoirs. Au contraire, la subjectivité du chercheur et celles des participants donnent sens aux rencontres, aux entrevues, aux occasions d'observations et même aux refus de collaboration. Il y a donc, également, une prise de conscience qui amène le chercheur vers un engagement relationnel et humain envers le bien-être des personnes et des communautés impliquées dans nos recherches⁴.

Afin d'illustrer succinctement ce virage épistémologique majeur, attardons-nous ici à deux écrits qui ont transformé l'anthropologie tout autant que notre pratique professionnelle de la méthode ethnographique et surtout, transformé ce que nous pouvons aujourd'hui dire collectivement de cette méthode ethnographique et des interactions humaines par lesquelles elle prend vie et signification pour le chercheur et les participants.

La relation d'amitié dans Street Corner Society

En 1980, lors du départ à la retraite du sociologue de l'École de Chicago, William Foote Whyte, un de ses amis, Angello Ralph Orlandella, fit une allocution; allocution maintenant incluse dans les éditions récentes de l'ouvrage *Street Corner Society*. Les lecteurs de cette monographie auront certainement perçu les nombreux passages où Foote Whyte décrit les rapports privilégiés avec un de ses participants de recherche, mais ces passages en laissent voir peu sur les relations interpersonnelles et l'amitié qui unit les deux hommes. On lira notamment : « Nous passons la majeure partie du temps à discuter de telles ou telles idées ou observations, si bien que Doc est devenu un véritable collaborateur de ma recherche » (Foote Whyte, 1943/2002, p. 331). On devine ici que ces relations vont au-delà des simples relations utilitaires de la recherche, on y ressent même un respect mutuel, une amitié. Mais c'est l'allocution d'Orlandella qui en confirme l'importance pour les deux hommes. Orlandella y affirma notamment : « L'œuvre du professeur William Foote Whyte et son amitié ont eu sur mon comportement et sur ma carrière une profonde et durable "influence sociologique" pendant plus de quarante ans » (Orlandella cité dans Foote Whyte, 1943/2002, p. 391).

Orlandella y fait également part d'un événement advenu en 1944 alors qu'il est militaire et déployé en territoire japonais :

À plat ventre au fond de la barge, je vérifiai la sécurité de mon fusil et je m'assurai que la baïonnette était en place en pensant : « Je ne verrai plus jamais ceux que j'aime, et je ne lirai jamais le livre de Bill » (Orlandella cité dans Foote Whyte, 1943/2002, p. 391).

Gravement blessé, rescapé et transporté dans un hôpital militaire de San Diego, loin des siens, c'est la monographie de son ami William qui lui amena réconfort :

Dans la lettre d'accompagnement [Rose] me disait avec quel soin elle avait enveloppé le livre qu'elle avait placé dans son trousseau, où il devait rester jusqu'à mon retour. Bill ne m'avait jamais montré le moindre brouillon du livre [...] Et comme je ne pouvais pas rejoindre Rose et ma famille, c'est le livre qui transportait à San Diego tout l'univers du North End au moment même où j'en avais le plus besoin, physiquement et moralement (Orlandella cité dans Foote Whyte, 1943/2002, p. 391).

Cette allocution de 1980 a pu être dite et a pu, depuis, se diffuser. Il y a là toute une réussite pour nos disciplines, tout un cheminement de reconnaissance des relations humaines, subjectives qui animent nos pratiques scientifiques. De la préférence subjective envers certains thèmes de recherche, à nos préférences pour des méthodes qualitatives ou quantitatives, à nos engagements envers les communautés auprès de qui nous fondons nos savoirs : chacun de nos choix est guidé certes par la scientificité de nos disciplines, mais, également, par notre subjectivité. Il y a là une vérité qui devait se dire, une vérité que nous devons collectivement, dans notre société de savants, reconnaître afin de parvenir à en apprécier la portée tant pour nos pratiques que pour reconnaître les apports de ceux et celles qui acceptent de nous accueillir dans leurs quotidiens.

La démystification du terrain par la publication du Journal d'ethnologue

L'allocution d'Orlandella lors du départ à la retraite de Foote Whyte n'est pas un phénomène isolé. La deuxième moitié du vingtième siècle où elle est advenue portait cet esprit de critique des pouvoirs de l'époque, dont le capitalisme, le colonialisme et le positivisme. Cette époque est celle également où l'anthropologue Clifford Geertz a eu l'audace de critiquer l'écriture anthropologique et tout particulièrement le *Journal d'ethnologue* du fondateur Malinowski. Formé à l'herméneutique, Geertz a bien saisi que « Toutes les descriptions ethnographiques sont artisanales, ce sont les descriptions du descripteur, pas celles du décrit » (Geertz, 1996, p. 143).

Il n'y a là rien de très nouveau, les philosophes herméneutes et les philologues menaient ces réflexions depuis fort longtemps déjà (Otto Apel, 2000). Par contre, nous l'avons omis, oublié peut-être, tue du moins. Le développement et la reconnaissance des jeunes sciences sociales, dont de l'anthropologie, devait s'arrimer au positivisme. Aujourd'hui admise et affirmée tant chez les philosophes que chez les scientifiques, cette historicité de nos savoirs se retrouve dans les approches critiques, du féminisme au décolonialisme. À titre d'exemples, ici retenons les propos du philosophe Gadamer : « Ce qui les rend [sc. sociales] problématiques constitue en réalité leur véritable distinction : elles sont des logoi, des discours, "seulement" des discours » (1953/2001, p. 71) et ceux de l'anthropologue Olivier de Sardan « La prise de risque interprétatif empiriquement contrainte est au cœur de toute activité de recherche en anthropologie » (Olivier de Sardan, 2008, p. 290). Retenons la ressemblance de ces propos issus tant d'un essai philosophique que d'un ouvrage méthodologique.

Il faut ici saisir la transformation importante que l'affirmation de l'historicité de nos savoirs provoque dans la pratique ethnographique. Revenons à ce que nous disait Evans-Pritchard : avec une méthode similaire et dans un contexte similaire, les résultats devraient être reproductibles. En d'autres termes, « le compte rendu des faits serait très semblable » (1951, p. 83). Qu'advient-il de notre scientificité, de la validité de nos savoirs ethnographiques si, au contraire, « Toutes les descriptions ethnographiques sont

artisanales, ce sont les descriptions du descripteur, pas celles du décrit » (Geertz, 1996, p. 143)? Ici, la seule voie possible semble celle de l'humilité :

[...] un texte anthropologique ou sociologique se doit d'être rigoureux, car sinon nous renoncerions à toute prétention scientifique, et se situe pourtant dans un registre de l'approximation, car la véridicité de nos assertions ne peut se prétendre vérité et relève plutôt de la véracité (Olivier de Sardan, 2008, p. 7).

La traduction ethnographique et la Lettre aux Orokaïva

Sous un angle plus personnel, ce sont nos études doctorales en philosophie qui nous ont ramenée à l'herméneutique et à une réelle compréhension des apports disciplinaires des critiques de Geertz et de l'interactionnisme symbolique (Becker, 2017). La prise de conscience de la nature discursive et historique de nos discours s'est aussi concrétisée lors de notre soutenance de thèse. Lors de cette soutenance, deux policiers participants de recherche étaient présents. Leurs rôles dans notre terrain furent fort distincts : un dans l'autorisation institutionnelle de ma recherche et l'autre fut notre allier de tous les instants tant pour nos observations des formations policières que pour le réseautage auprès des répondants d'entrevues.

La prestation académique terminée, le repas donna lieu à une allocution d'un de ces policiers présents à ma soutenance. Il s'excusa premièrement de ne pas avoir saisi tous les concepts philosophiques, et, en exemples, relus quelques mots notés approximativement dans son carnet policier inséré habituellement dans sa veste pare-balle et qui ce jour-là était dans sa poche de veston. Il enchaîna rapidement avec des extraits d'entrevues, cette fois retenus et énoncés clairement, de mémoire, sans aucune note. Il confirma à tous les convives que les extraits d'entrevues utilisés en soutenance étaient vrais, que c'est ce que ses collègues vivaient et qu'il était très fier que ces vécus soient décrits dans une thèse de doctorat.

Cette thèse de doctorat donna lieu à une adaptation destinée aux policiers (St-Denis, 2012). J'ai tenté au mieux d'y exposer plus clairement – et parfois même d'y retirer – les notions notées dans le carnet de ce policier. Il y a aussi deux préfaces dans cette adaptation. Une préface signée par deux policiers, écrite à l'intention des policiers. Et ma préface qui explique le contexte de la recherche – ou, dans notre langue scientifique, qui explique l'historicité des savoirs qui y sont développés –. Cette adaptation, et d'autant plus ses préfaces, furent un tournant dans ma pratique ethnographique. Elles furent le résultat de ce moment de doute et de peine où mes savoirs n'étaient pas encore dans la « langue » des gens qui m'avaient accueillie, par encore audibles, compréhensibles, significatifs, par eux.

En préface, on retrouve, d'ailleurs, un extrait de la préface que l'anthropologue André Iteanu adresse aux Orokaïva de la Nouvelle-Guinée qui l'ont accueilli pendant près de 6 ans :

Bien qu'il s'agisse de vos coutumes, ce livre n'est pas dans votre langue [...]. Vous tous mes amis, ce que j'ai dit est-ce bien dit, est-ce mal dit? Ni vous ni moi n'en savons rien parce que vous ne pouvez pas voir cette chose dans ma langue, et je reste là avec ma peine (Iteanu, 1983, p. xi).

Les anthropologues ont l'engagement de décrire au mieux les réalités culturelles afin de les faire connaître à la communauté scientifique. Par contre, rares sont nos participants de recherche qui seront eux-mêmes membres de la communauté scientifique. Ils ont rarement eux-mêmes l'occasion de lire les ouvrages scientifiques et de partager les colloques où nous parlons d'eux dans notre langue scientifique et non dans leur langue. Donc, l'anthropologue qui s'investira dans un terrain ethnographique, reviendra avec la crainte de mal dire et de mal représenter des communautés qui lui ont fait confiance. Ainsi en va de la véracité des discours anthropologiques : sont-ils plausibles pour nous, chercheurs, ou pour nous participants et chercheurs?

Pour ma part, cette crainte de mal dire et ce désir de dire dans la langue de mes participants se manifeste dans leurs relectures de mes publications et leur présence lors de conférences scientifiques. Que ce soit dans la préface de l'adaptation de ma recherche doctorale, en notes de bas de page de certains de mes articles ou directement dans le texte, comme ici, policiers, pompiers et paramédics sont présents dans mes écrits et mes diffusions scientifiques. Ici, les préférences subjectives du chercheur, et comme dirait Evans-Pritchard son « type de caractère et de tempérament » (Evans-Pritchard, 1951, pp. 81-82) orienteront sa pratique et sa priorisation ou non du retour vers les collectivités étudiées. Mais, pour notre part, nous avons construit et perpétué notre durée par l'échange réciproque.

Conclusion. L'amitié et la « consonance de l'échange »

Voilà où m'a menée mon parcours de formation en anthropologie. Du désir initial de répondre aux critères de scientificité de la discipline, à mes premières expériences de terrains, à ma lecture des apports des mouvements compréhensifs, puis à des amitiés ethnographiques lues, vécues et graduellement affirmées. Par la suite, il a fallu bâtir une carrière, mener de nouveaux engagements auprès de mes premiers terrains policiers et ouvrir de nouveaux terrains, notamment auprès des pompiers. Une expérience de près de 20 ans où, dans la durée et la lenteur des échanges réciproques, se sont créés des amitiés et où d'autres amitiés se sont brisées.

Pour conclure, revenons à la notion d'amitié, relation qui nous semble aujourd'hui le meilleur moyen d'atteindre et de maintenir une relation de confiance à long terme. Il s'écrit peu sur l'amitié en anthropologie, il s'écrit d'autant moins sur les amitiés brisées en anthropologie. Pourtant, des amitiés se brisent. L'expression que nous avons retenue en titre *La consonance dans l'échange* provient d'un récit de ces amitiés bâties, mais aussi brisées, soit de l'ouvrage *Ces Lau que j'ai tant aimés* de l'anthropologue québécois, Pierre Maranda (2010); ouvrage écrit à l'âge de 80 ans, après plus de 60 ans

de travaux ethnographiques auprès des Lau, un peuple de Nouvelle-Guinée. Cet ouvrage nous offre une réflexion personnelle sur la réciprocité des échanges entre chercheur et participants, un échange que Maranda qualifie d'amour dans le titre même de son ouvrage. Nous sommes donc dans des amitiés profondes, dans une amitié durable entre Maranda et les Lau. Nous sommes aussi devant une amitié entre chercheurs : sur la page couverture, Pierre Maranda et son ami et collègue Maurice Godelier figurent tous deux sur une photographie ethnographique prise en Océanie. Malheureusement, nous sommes aussi devant des amitiés brisées par le développement économique et les conflits locaux, par l'archivage des données ethnographiques outre-mer, par cette crainte – plausible pour qui connaît la puissance des prêtres océaniens – que Maranda, devenu grand prêtre, ait quitté avec les savoirs et les esprits locaux donc soit une des causes des malheurs actuels des Lau.

Pierre Maranda, fut mon professeur tout autant que mon supérieur alors que j'étais assistante de recherche pour l'archivage de sa collection ethnographique. Il fut un ami; je m'en rendis compte que trop tardivement dans ma carrière. Un jour de 2001, alors que nous discutons du partage de porcs lors de cérémonies funéraires lau, Maranda me fit don d'un reproche : celui de ne pas avoir lu l'*Essai sur le don* de Mauss (1924/2001). Il me fallait dès lors lire Mauss. J'ai lu et je relis Mauss comme d'autres ont partagé et repartageront le porc cérémoniel. En échange, j'ai discuté de mes amitiés naissantes avec mes participants de recherche, amitiés dont l'anthropologie n'osait alors, si peu dire. J'ai partagé mes questionnements épistémologiques, mes quêtes interdisciplinaires. J'ai partagé mes doutes. En 2010, par la poste, bien emballé, me parvint l'ouvrage *Ces Lau que j'ai tant aimés. Un Québécois dans les îles du Pacifique sud*, dédié. L'ami avait osé dire les amitiés de son terrain d'une durée de plus de 60 ans. L'ami en avait bien dit.

Il peut être lourd en responsabilité de recevoir. En 2015, Pierre Maranda décéda. Au moment où l'anthropologie osait dire que nous ne voulions plus de ces simples relations d'intérêt « où, chacun a son profit » (Aristote, 2004, p. 413), où l'anthropologue est « un mal ou un ennui nécessaire, atténués par les distributions de tabac » (Malinowski, 1922 /2001, p. 64), Le grand prêtre Lau décéda. Qui connaît la force des grands prêtres Lau sait que même si « l'embarcation qui vous a amené cingle au large pour bientôt disparaître » (Malinowski, 1922/2001, p. 60), ses enseignements nous accompagneront.

Nous devons aller vers ce village à nos côtés sur la grève et apprendre et décrire ces nouvelles pratiques scientifiques que nous souhaitons nôtres. Nous devons apprendre à ne plus nous contenter des contacts inégaux et impersonnels, de ces relations d'intérêt « où, chacun a son profit » (Aristote, 2004, p. 413), où l'anthropologue est « un mal ou un ennui nécessaire, atténués par les distributions de tabac » (Malinowski, 1922/2001, p. 64).

La méthode ethnographique doit nous guider sur ces nouveaux territoires. Elle saura nous induire vers l'affirmation de ces échanges humains amicaux qui nous unissent à nos participants de recherche. Parviendrons-nous disciplinairement à affirmer notre amitié achevée avec nos participants de recherche, soit cet engagement, entre « ceux qui souhaitent du bien à ceux qui leur sont chers dans le souci de ces derniers » (Aristote, 2004, pp. 415-416)? Il en va du souhait d'un ami :

Cet ouvrage raconte une histoire d'amour. Une histoire d'amour et d'émerveillement. Se terminera-t-elle mal, comme tant d'autres? Ou puis-je espérer qu'un jour le crédit que m'accorde mon statut de « grand prêtre laïc » me permettra de recouvrer cette consonance dans l'échange et les rapports sans laquelle ne saurait éclore aucune véritable ethnographie? (Maranda, 2010, p. 21).

Notes

¹ En 2018, il y avait que 3,8 % de pompières dans les services de sécurité incendie au Québec (Conseil du statut de la femme, 2020, p. 29).

² « *Anthropological fieldwork therefore requires in addition to theoretical knowledge and technical training a certain kind of character and temperament. Some men cannot stand the strain of isolation, especially in what are often uncomfortable and unhealthy conditions. Others cannot make the intellectual and emotional transference required* » (Evans-Pritchard, 1951, pp. 81-82).

³ « *Since in anthropological fieldwork much must depend, as I think we would all admit, on the person who conducts it, it may well be asked whether the same results would have been obtained had another person made a particular investigation. This is a very difficult question. My own answer would be, and I think that the evidence we have on the matter shows it to be a correct one, that the bare record of fact would be much the same, though there would, of course, be some individual differences even at the level of perception* » (Evans-Pritchard, 1951, p. 83).

⁴ L'éthique de la recherche avec les êtres humains est également marquée par cette transformation épistémologique qui transforment les relations chercheurs et participants et nos relations aux savoirs. Nous n'aborderons pas ici ces enjeux déjà traités ailleurs (St-Denis, 2017).

Références

- Aristote (2004). *Éthique à Nicomaque* (trad. R. Bodéüs). Flammarion.
- Becker, H. S. (1985) *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*. Éditions Métailié. (Ouvrage original publié en 1963).
- Becker, H. S. (2017). *Evidence*. University of Chicago Press.

- Boas, F. (2017). Les limites de la méthode comparative en anthropologie. Dans F. Boas (Éd.), *Anthropologie amérindienne* (trad. I. Kalinowski et C. Joseph, pp. 536-547). Flammarion. (Ouvrage original publié en 1896).
- Brisebois, S., & Fournelle, M. (2016) *Analyse de la fumée et de l'incendie*. Flash Formation.
- Caratini, S. (2004). *Les non-dits de l'anthropologie*. Presses universitaires de France.
- Conseil du statut de la femme (2020). *Policières, pompières et ambulancières paramédicales. Constats sur la présence des femmes dans trois métiers d'urgence*. Conseil du statut de la femme, Gouvernement du Québec.
- Dilthey, W. (1995). Naissance de l'herméneutique. Dans W. Dilthey (Éd.), *Œuvres 7. Écrits d'esthétique* (pp. 289-307). Éditions du Cerf. (Ouvrage original publié en 1900).
- Dragojlovic, A., & Samuels, A. (2021). Tracing silences: Towards an anthropology of the unspoken and unspeakable. *History and Anthropology*, 32(4), 417-425.
- Evans-Pritchard, E. E. (1951). Fieldwork and the empirical tradition. Dans E. E. Evans-Pritchard (Éd.), *Social anthropology* (pp. 64-85). Cohen & West It.
- Foote Whyte, W. (2002). Annexe 1. L'influence de Bill Whyte sur un paria. Dans W. Foote Whyte (Éd.), *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain* (pp. 391). La Découverte. (Ouvrage original publié en 1943).
- Gadamer, H.-G., (2001). La vérité dans les sciences sociales. Dans H.-G. Gadamer (Éd.), *La philosophie herméneutique* (pp. 63-71). Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1953).
- Geertz, C. (1996). *Ici et Là-bas. L'anthropologue comme auteur*. Métailié.
- Geertz, C. (2002). Genres flous. Dans C. Geertz (Éd.), *Savoir local, savoir global* (pp. 27-47). Presses universitaires de France.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interactions*. Éditions Minuit.
- Grondin, J. (1993). *L'universalité de l'herméneutique*. Presses universitaires de France.
- International Fire Service Training Association (IFSTA). (2018). *Essential 7 of fire firefighting*. IFSTA.
- Iteanu, A. (1983). Lettre aux Orokaiva. Dans A. Iteanu (Éd.), *La ronde des échanges. De la circulation aux valeurs chez les Orokaiva* (pp. x-xii). Éditions de la Maison de l'Homme.
- Malinowski, B. (2001). « Introduction » *Les argonautes du Pacifique occidental*. Gallimard. (Ouvrage original publié en 1922).
- Maranda, P. (2010). *Ces Lau que j'ai tant aimés. Un Québécois dans les îles du Pacifique sud*. Nouvelle Optique.

- Mauss, M. (1967). *Manuel d'ethnographie*. Petite bibliothèque Payot.
- Mauss, M. (2001). Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. Dans M. Mauss (Éd.), *Sociologie et anthropologie* (pp. 145-279). Presses universitaires de France. (Ouvrage original publié en 1924).
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique*. Bruylant-Academia.
- Otto Apel, K. (2000). *Expliquer et comprendre. La controverse centrale des sciences humaines*. Éditions du Cerf.
- St-Denis, K. (2012). *La force de l'urgence*. Éditions Yvon Blais.
- St-Denis, K. (2013). Entre reconnaissance sociale et cohérence personnelle. Management des émotions chez les pompiers du Québec. *Reflets. Revue d'intervention sociale et communautaire*, 19(2), 142-161.
- St-Denis, K. (2017). La lenteur ethnographique traduite pour les comités d'éthique de la recherche. *BioéthiqueOnline*, 6(13), 1-4.
- St-Denis, K. (2018). La mobilisation des savoirs lors de recherches ethnographiques. Illustrations à partir de terrains chez les pompiers et paramédics du Québec. *Approches inductives*, 5(1), 64-86.
- St-Denis, K., Luckerhoff, J., & Guillemette, F. (2015). Introduction. Les approches inductives en anthropologie. *Approches inductives*, 2(2), 1-14.
- St-Denis, K., & Richard, S. (2021). L'entretien en tant qu'interaction : qu'en est-il du chercheur? *Enjeux et société*, 8(1), 62-83.

Pour citer cet article :

St-Denis, K. (2024). La « consonance dans l'échange » : l'amitié en terrain ethnographique. *Recherches qualitatives, Hors-série « Les Actes »*, (29), 46-60.

Karine St-Denis est anthropologue (M.A.) et philosophe (Ph. D.) de formation. Elle est professeure associée au Département de sciences infirmières de l'Université du Québec en Outaouais UQO. Elle cumule plus de 20 ans en recherche auprès des intervenants d'urgence : pompiers, policiers et paramédics. Ses travaux portent sur la prise de décision d'urgence, la professionnalisation, les blessures morales et l'anthropologie des catastrophes. Elle privilégie la méthode ethnographique, une méthode qui l'a amenée à réfléchir aux amitiés qui se développent par la durée tout autant qu'à la responsabilité du chercheur envers les confidences et les silences.

Pour joindre l'autrice :
karine.st-denis@uqo.ca